

• *Bègles, France* •

Du squat au logement



Un roman-photo documentaire
Avec

Bojislav, Anetta, Ana, Antonio et Angelica



ARRETS FREQUENTS
DISTRIBUTION PROSPECTUS
ADREXO

CITROËN

JUMPER
HDi

BG PA 7281 KH

EK 733

MARKET

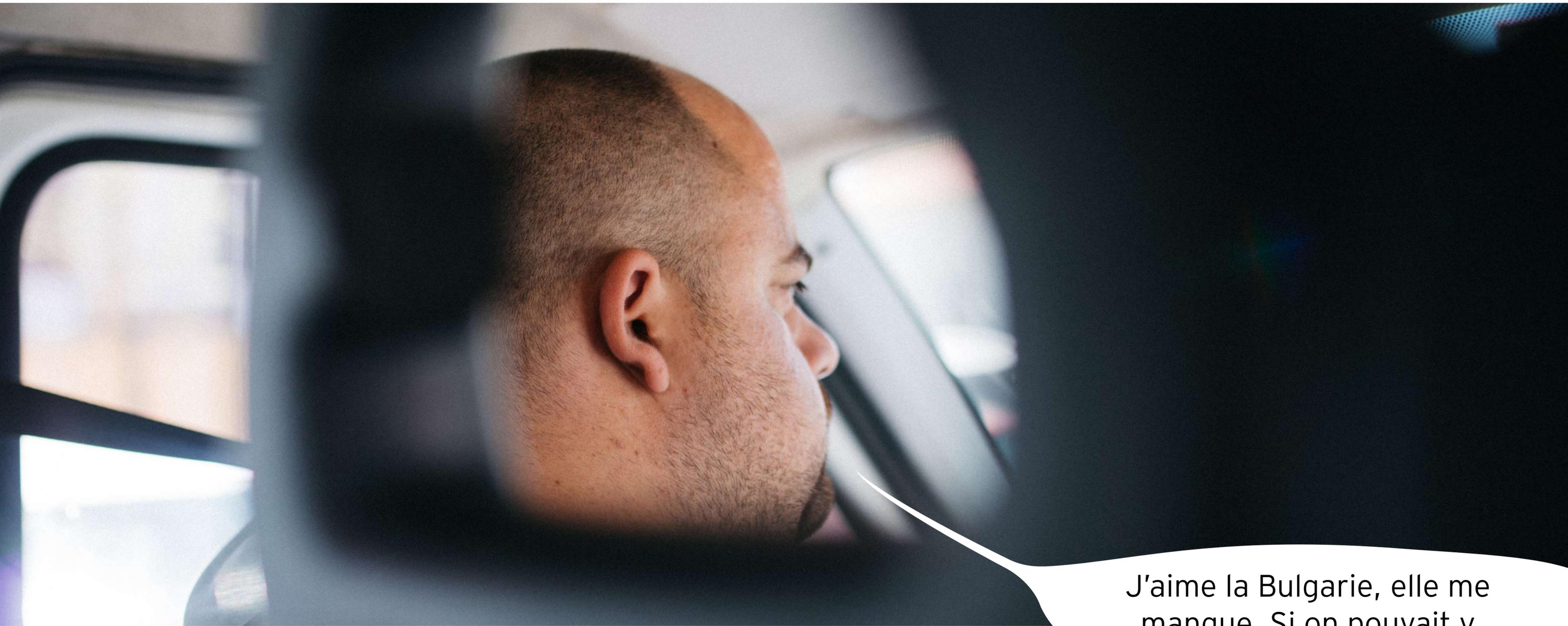
Dès le début de la conversation, Bojislav me parle du travail. C'est pour le travail qu'il est venu de Bulgarie, comme beaucoup d'autres. Bâtiment, vigne, agriculture, nettoyage, sécurité : tous ceux qu'il connaît travaillent. Il a vécu en squat à Bègles, il y passe régulièrement voir des amis.

Nous n'irons pas au squat : « si j'y vais avec toi et un photographe, ils vont se dire que la police va débarquer pour l'expulsion. Ils se demandent tous les jours si ça va arriver. »
Durant cette première rencontre, j'utilise le mot Rom dans mes questions, mais lui dit Bulgare dans ses réponses.



En Bulgarie je gagnais 250 euros par mois mais le pain, l'électricité et l'eau coûtent comme ici.

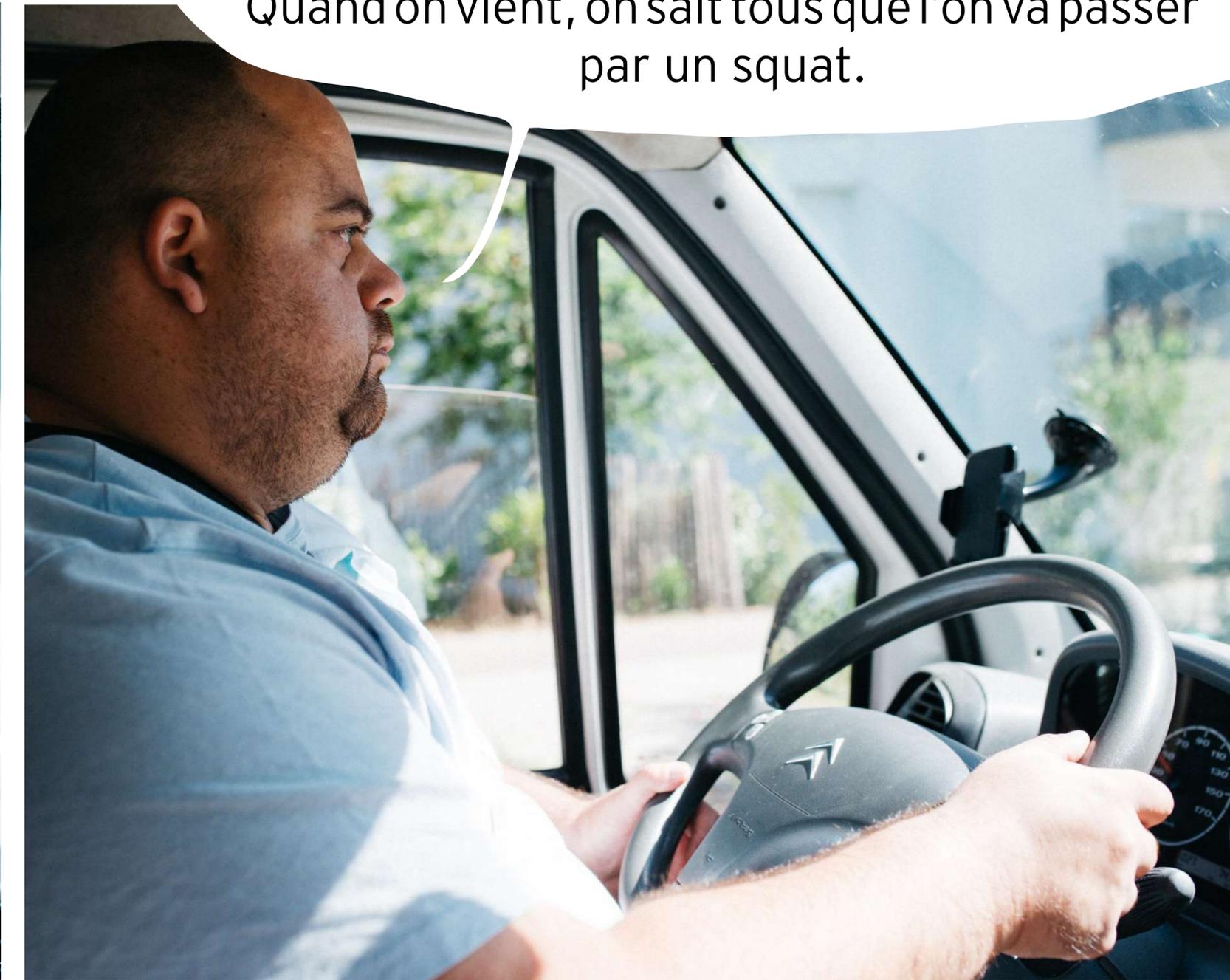
Là-bas, tout le monde vit dans le stress à cause de l'argent.



J'aime la Bulgarie, elle me manque. Si on pouvait y gagner 700 euros par mois, j'y reviendrais, comme les autres.

Bojislav est un homme discret, qui parle doucement. Il distribue des journaux et des prospectus avec son camion. Sa femme Anetta travaille dans l'agriculture avec sa mère Ana. Elles ramassent des poireaux et des carottes dans les grands champs à 30 minutes de Bordeaux. Ils ont deux enfants : Antonio, 13 ans, et Angelica, 5 ans.

Il a longtemps été chauffeur de poids lourds dans toute l'Europe. Il a aussi convoyé des voitures de l'Allemagne à la Bulgarie et a travaillé en Grèce pendant quatre ans. Il espère reconduire des grands camions. Ses parents ont travaillé en Yougoslavie, en Russie, en Allemagne. Il a grandi avec ses grands-parents. La famille a toujours voyagé pour le travail : « c'est la vie ».



Le problème en France, c'est le logement.
Quand on vient, on sait tous que l'on va passer
par un squat.

C'est dur
d'habiter dans
un squat avec
beaucoup de
personnes et
les enfants.

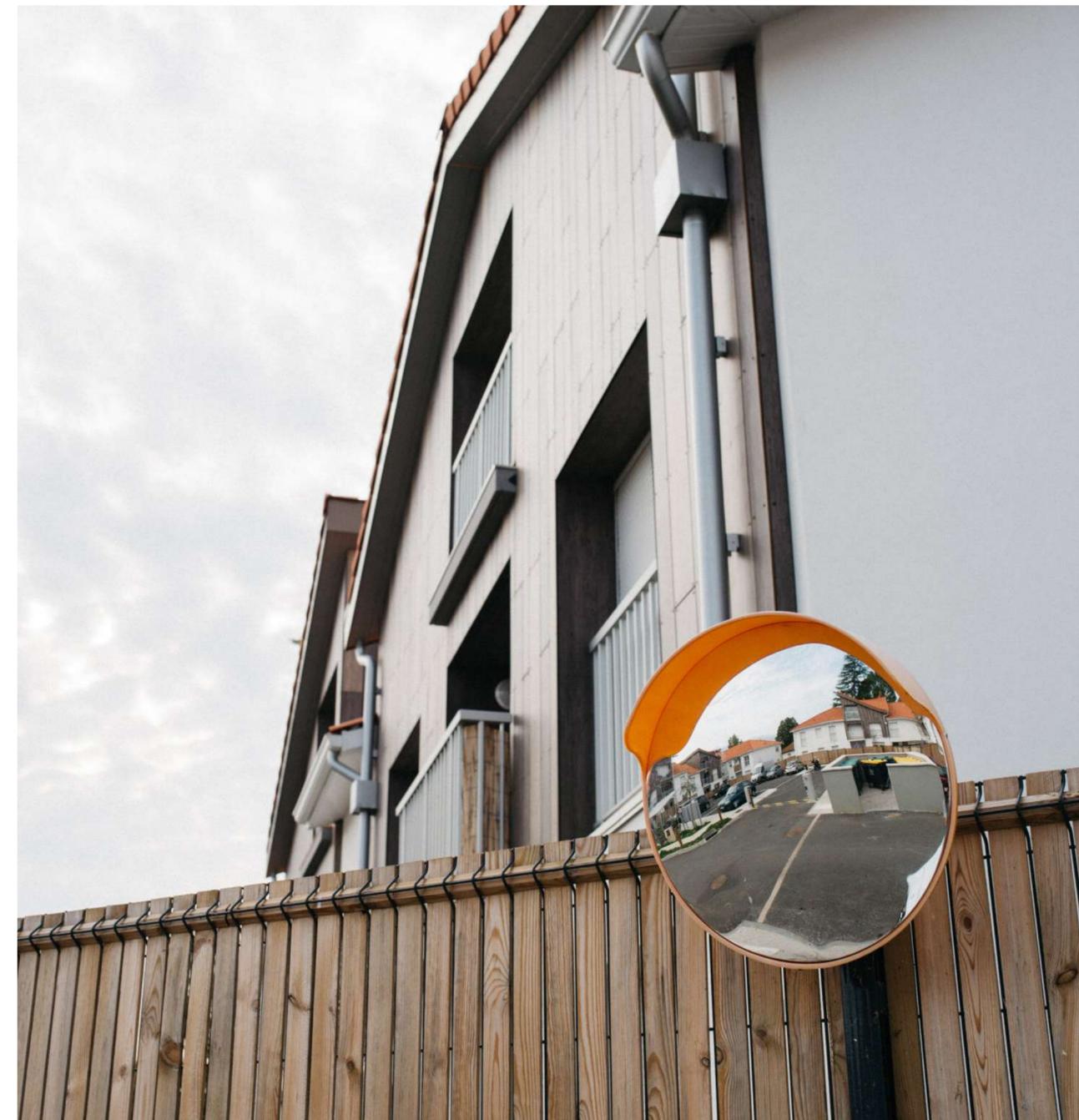


Des fois il y
a l'électricité
et l'eau, des
fois non.

Ici, c'est le squat, la domiciliation, Pôle emploi, le
travail, l'assistante sociale ; Il faut continuer tous
les jours, jusqu'au logement.



Ce logement est bien pour nous. Il y a la douche et les toilettes. Tout est neuf. Les enfants ont leur chambre. Il n'y a pas de stress.





L'eau vient du robinet, pas des bidons.



Leur squat ne comptait que sept familles. Bojislav parle de la discipline pour y vivre dignement. Il dit que tout se passe bien, en confiance, quand les gens se « regardent droit ». Après quatre ans d'attente, soutenue par le CCAS de Bègles, la famille a obtenu une maison HLM dans une résidence neuve près de Bordeaux.

Cela avait été plus simple en Grèce : ils travaillaient, ils ont rencontré un propriétaire privé et ils ont loué, sans aides sociales. Rendez-vous, papiers, rendez-vous, courriers, rendez-vous : il leur a fallu du temps pour comprendre le système français.

Il n'y a rien de Bulgarie, sauf ce qu'on a acheté
à Bordeaux, à Saint-Michel ! Tout est de
France ici. La Bulgarie, c'est dans le téléphone.



David Dumeau, intervenant social dans l'agglomération de Bordeaux, qui connaît la Bulgarie et qui parle romani, explique que toutes les familles sont en contact permanent avec le pays via les réseaux sociaux, mais ils sont bloqués pour les démarches administratives sur Internet en France, à cause de la langue.

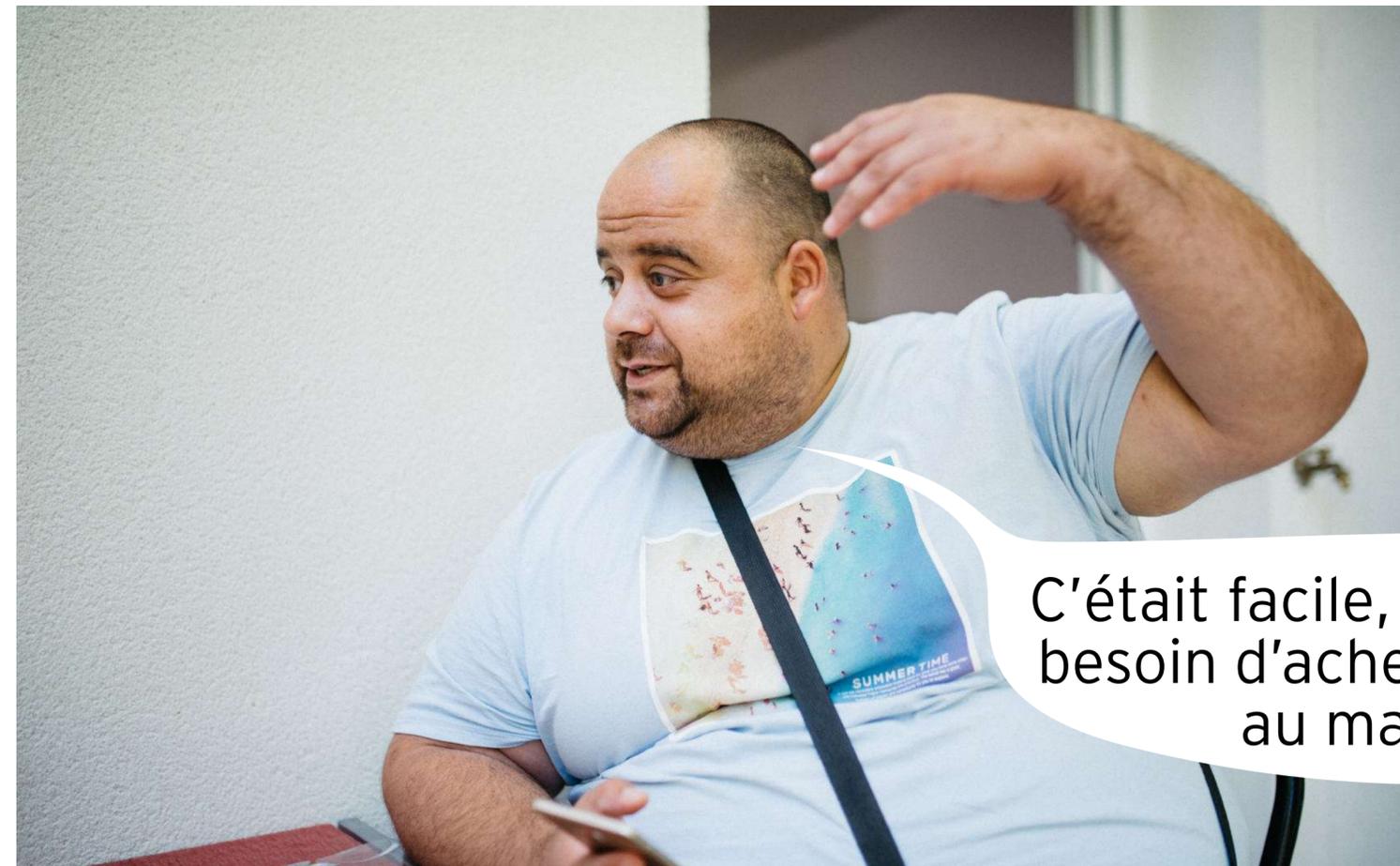


Pour David Dumeau, il n'y a pas « un Rom », mais des mosaïques et des individus : « Le mot renvoie à des discriminations, à des images négatives ou à l'inverse à des perceptions romantiques. Des Roms ont plutôt envie d'être reconnus comme des personnes, par leurs choix. Pour d'autres, être Rom est le socle de leur identité. »

Quand j'étais petit, on avait un potager, des poulets, des porcs, des chèvres.



Ma mamie faisait du fromage.

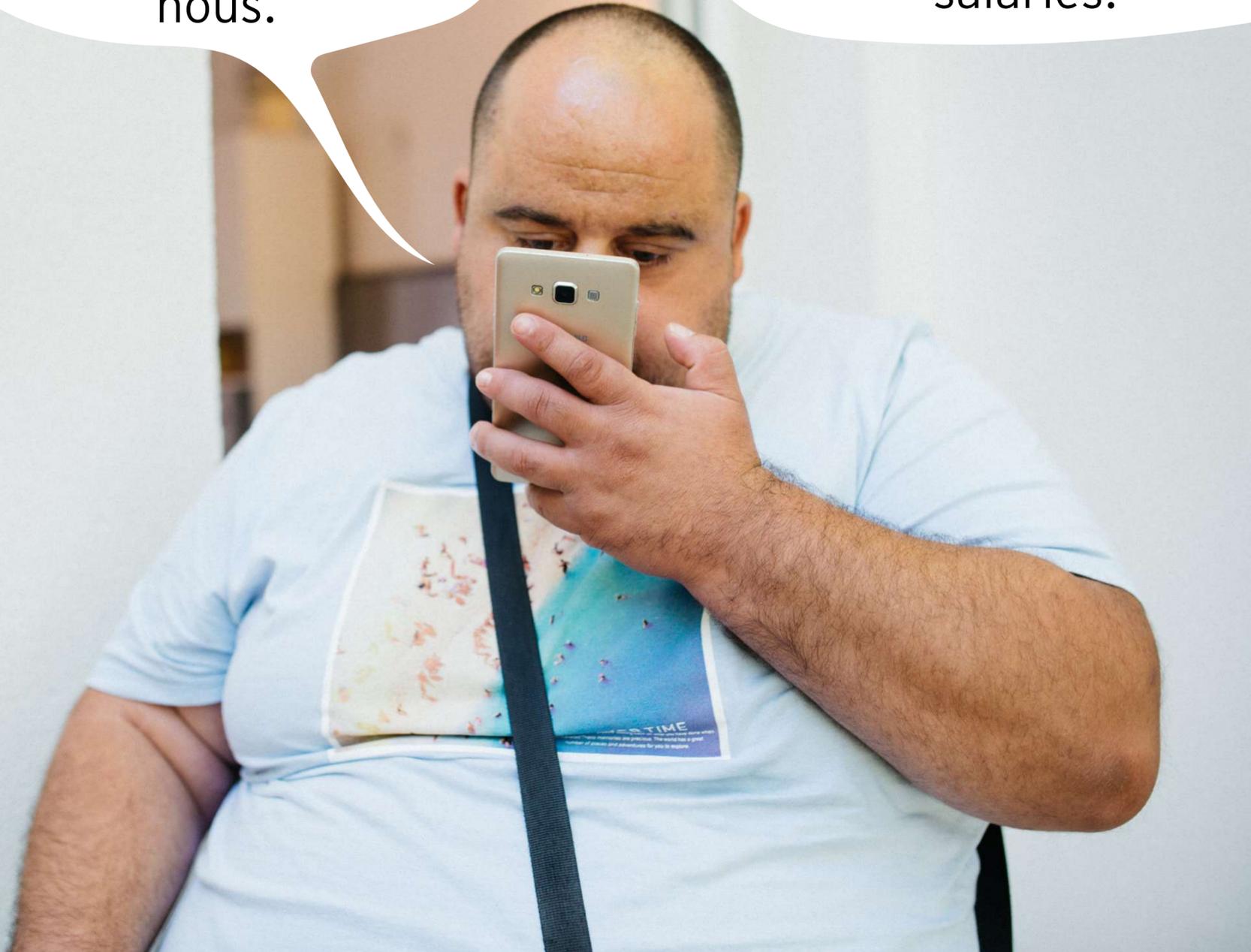


C'était facile, on n'avait pas besoin d'acheter beaucoup au magasin.

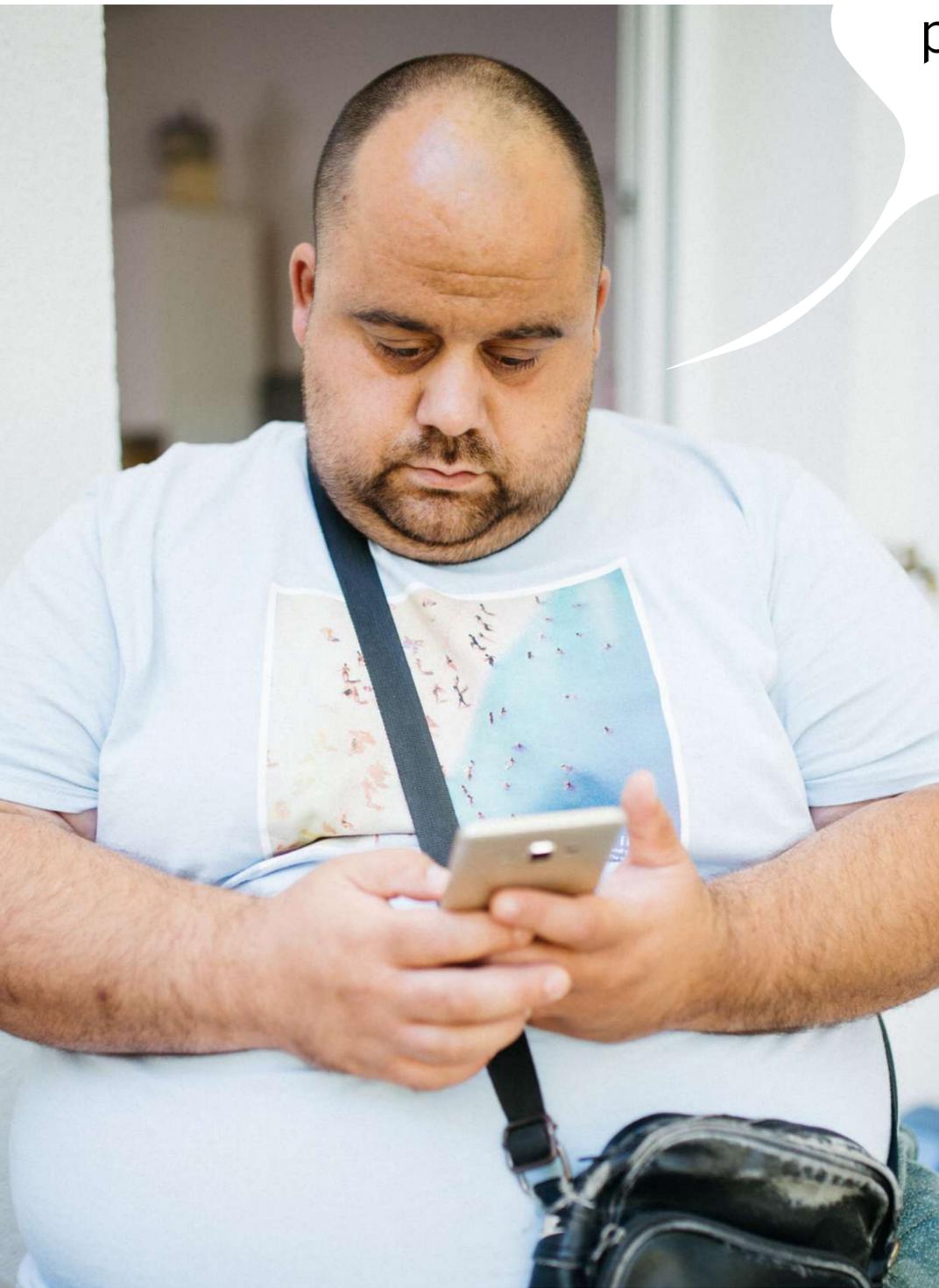
Mais quand la Bulgarie est entrée dans l'Europe, des tomates et des carottes sont arrivées trois fois moins chères que chez nous.

Les cultivateurs n'avaient plus d'argent pour payer les salariés.

Avec la crise, tout a changé. La mentalité n'est plus la même. Il y du vol et de la corruption partout.



Ce n'est pas facile de quitter le pays que tu aimes mais tout le monde veut partir.

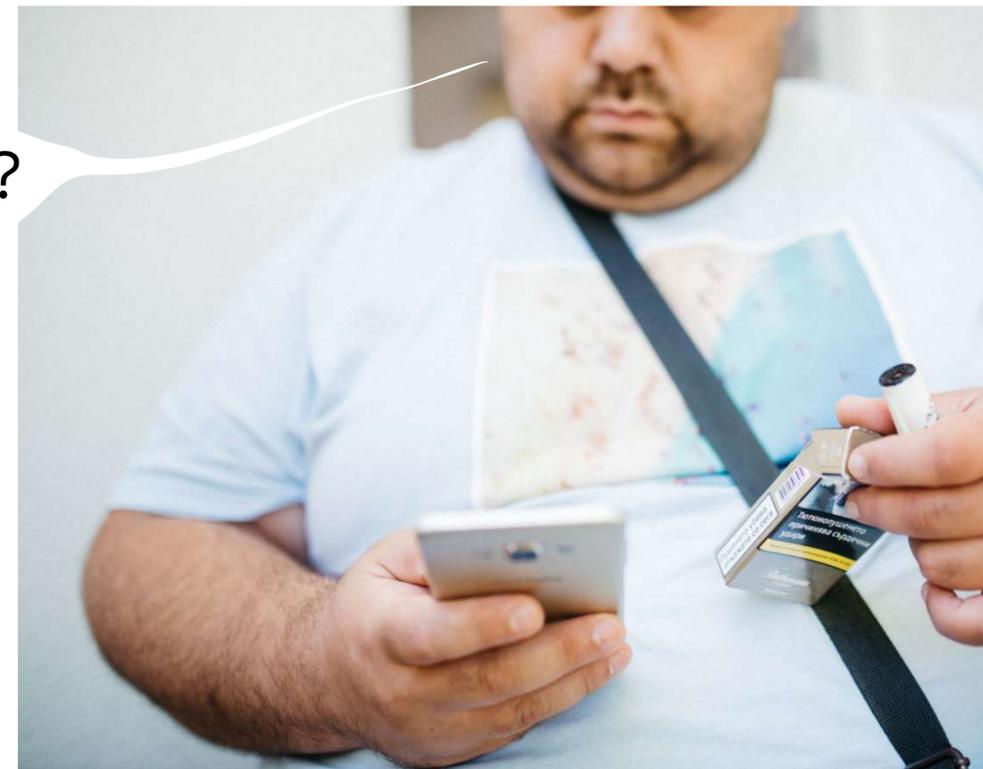


C'est Anetta.

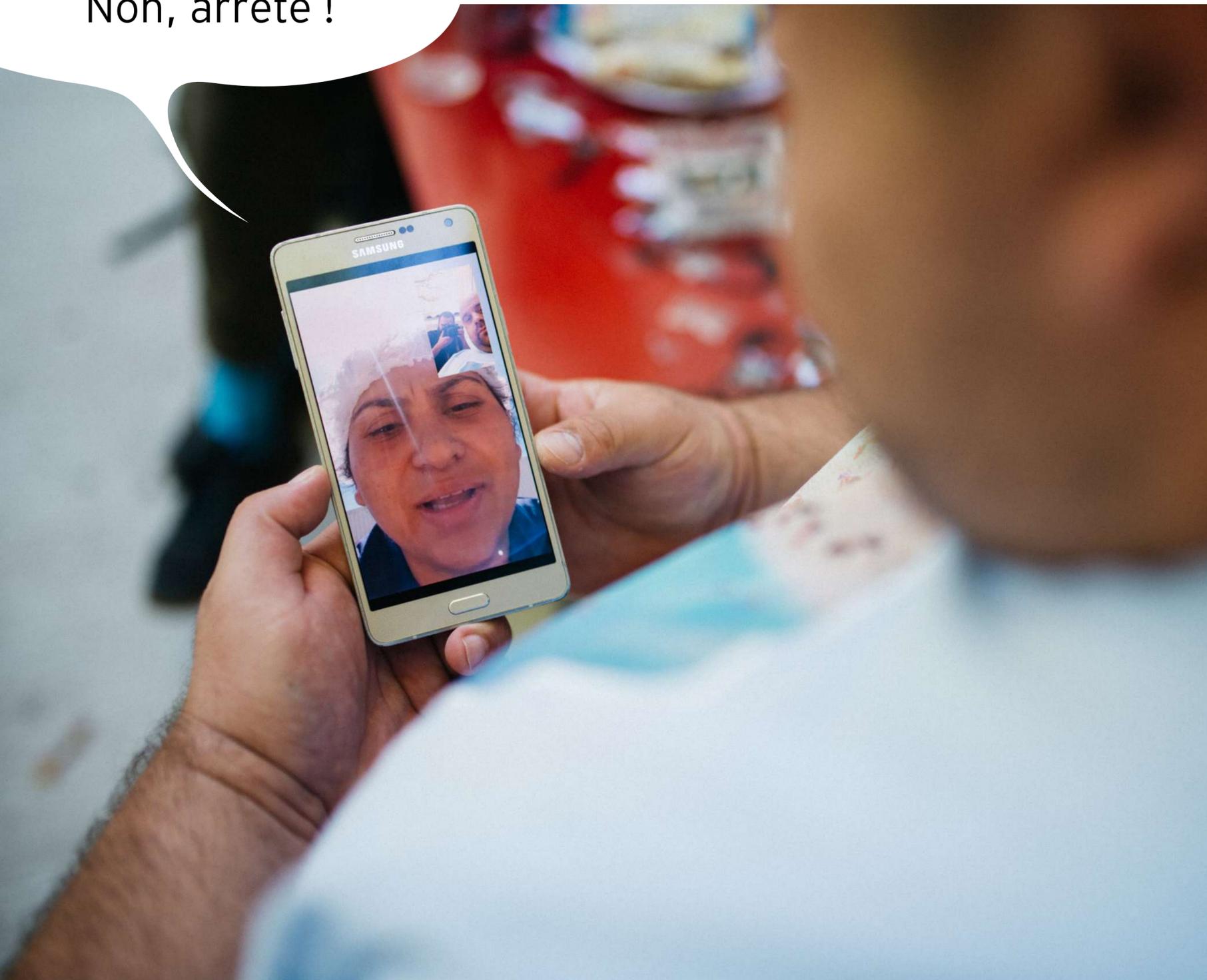




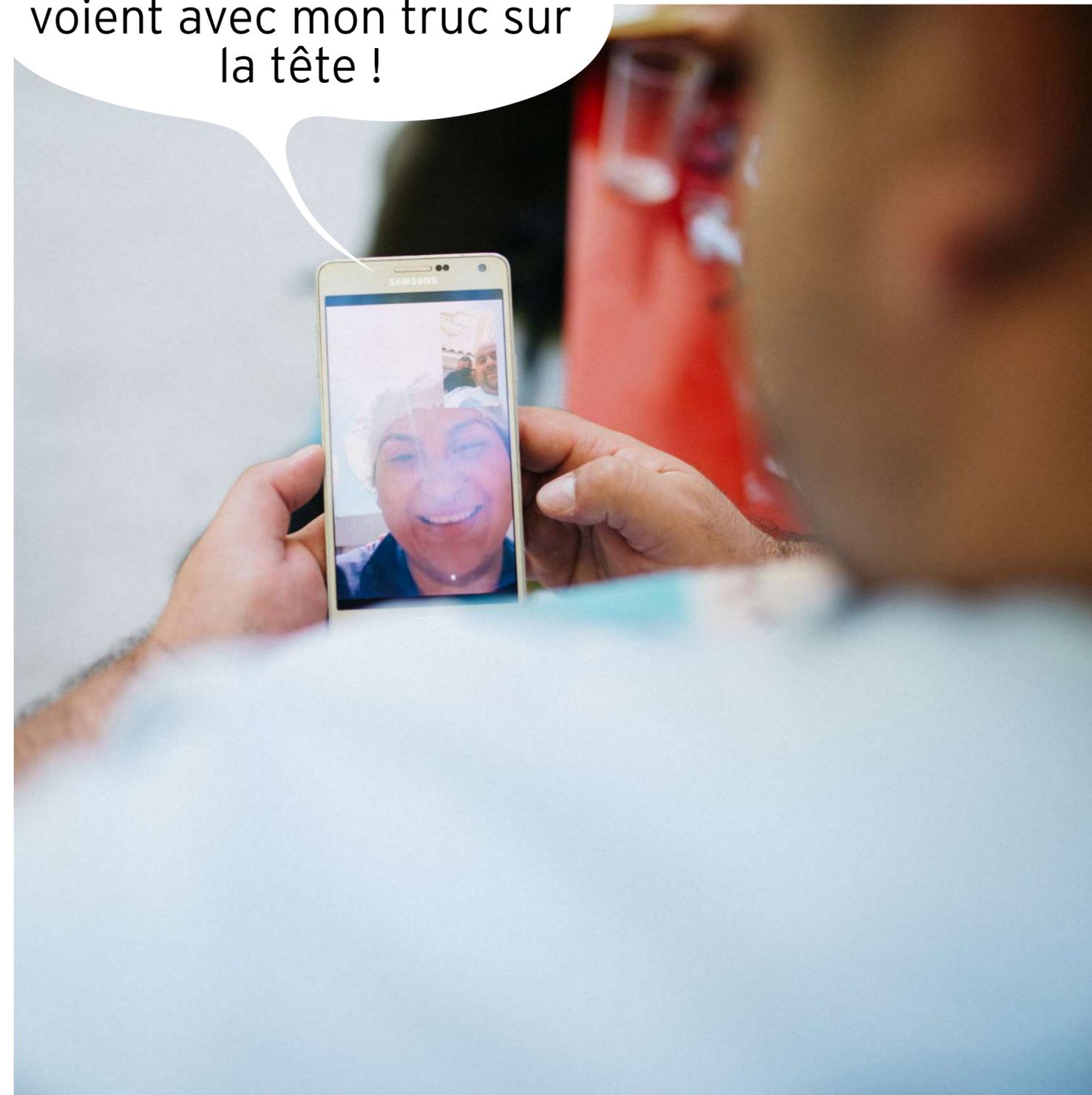
Vous avez fini?



Non, arrête !



Je ne veux pas qu'ils me voient avec mon truc sur la tête !



Quand nous sommes entrés chez eux, Bojislav s'est détendu. Il a écarté les bras en souriant pour présenter la maison. Il a toujours le squat à l'esprit. Il a sorti du jus d'orange, des gâteaux et mis une pizza au four en nous invitant à nous asseoir dans le jardin surplombé par un grand chêne.

Il se souvient de sa première année, seul en France. Ils avaient décidé avec Anetta de partir, ils pensaient n'avoir aucune chance de s'en sortir en Bulgarie. Quand Anetta l'a rejoint au squat avec leur fils de sept ans et leur fille plus jeune, Antonio s'est mis à pleurer. Il voulait repartir en Bulgarie.

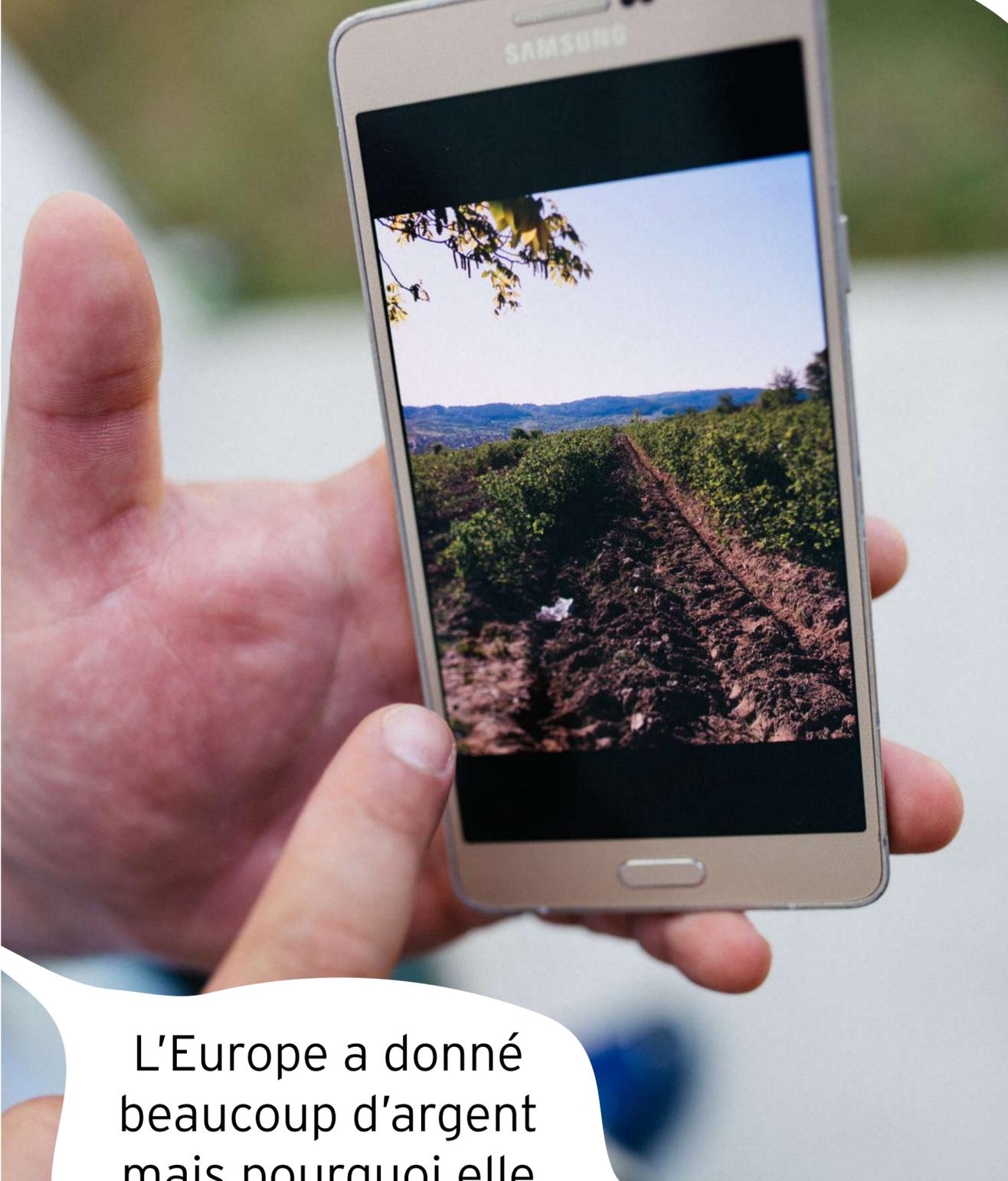
Ils sont restés trois ans à quatre dans une chambre.
Bojislav n'a pas envie d'en dire plus.

Il nous montre des photos de la Bulgarie sur son
téléphone : des champs de roses, la neige devant leur
maison de famille.

Je vendais des roses pour faire du parfum et des savons. J'ai toujours la terre mais on a arraché les fleurs.

Trois grands propriétaires dirigent tout maintenant. C'est comme une mafia qui commande les prix.





L'Europe a donné beaucoup d'argent mais pourquoi elle ne contrôle pas ?

Beaucoup d'étrangers ont acheté les entreprises en Bulgarie.

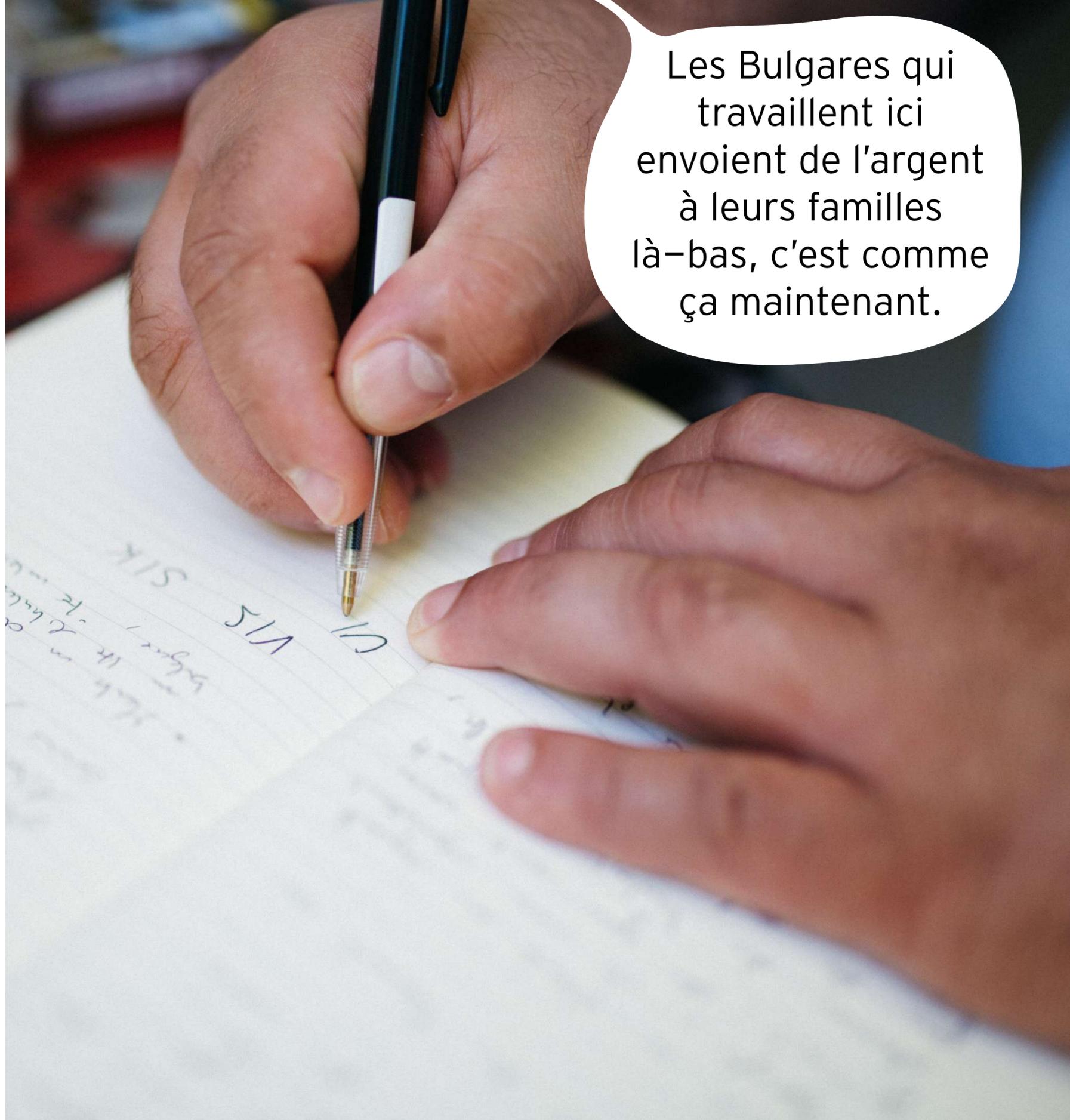
L'argent sort du pays, on n'a plus rien. Tout a été cassé.



Tout va dans les poches de ceux qui gouvernent.



Il faut que tu regardes un documentaire sur la mafia, je vais t'écrire le nom.



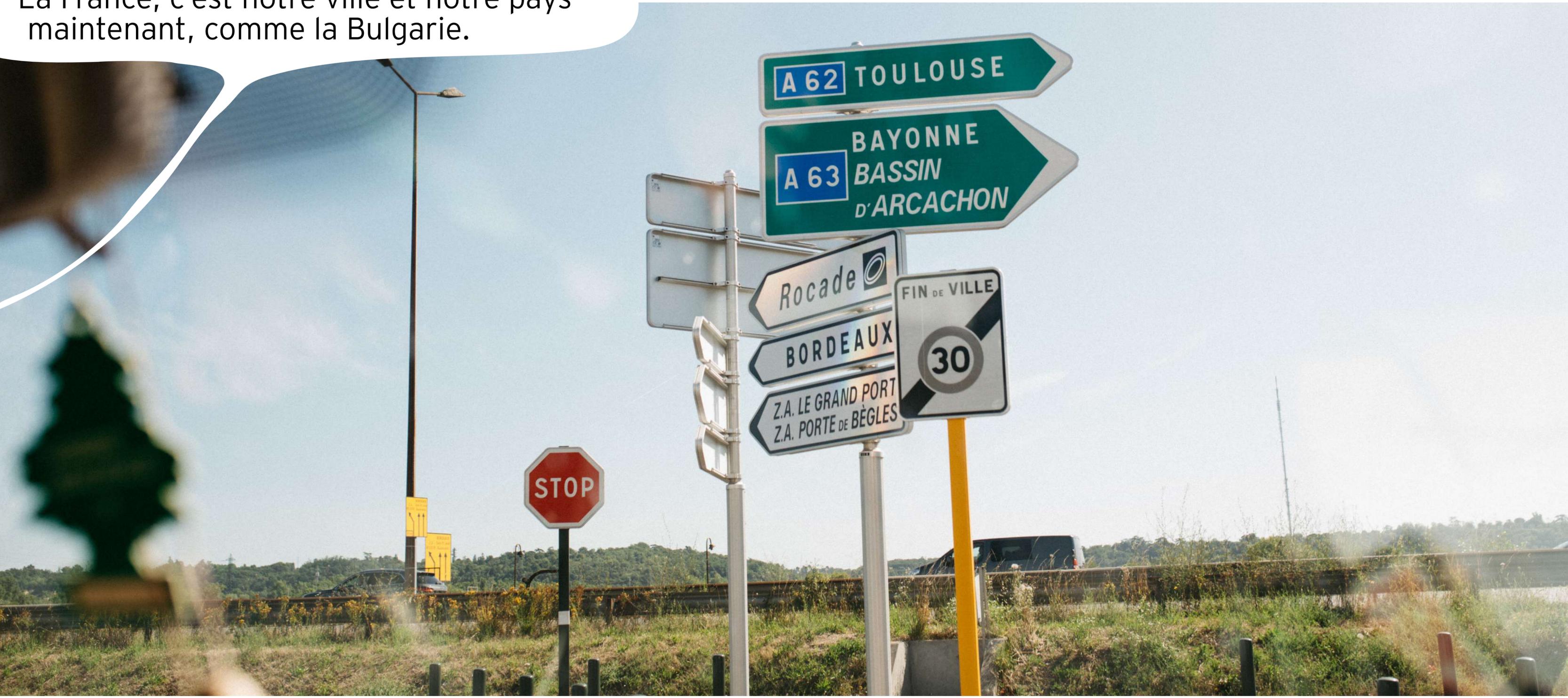
Les Bulgares qui travaillent ici envoient de l'argent à leurs familles là-bas, c'est comme ça maintenant.

C'est peut-être une étape convenue dans la discussion, pour faire plaisir à celui qui pose des questions et que l'on pense lié d'une manière ou d'une autre aux services sociaux : Bojislav tient à remercier les associations et les gens qui les ont aidés au squat, le personnel du CCAS, celles et ceux qu'il nomme par leurs prénoms.

Il insiste sur la Caf : « Il faut du temps pour se stabiliser mais maintenant, on travaille, on n'en a plus besoin. Si je gagne de l'argent et que la Caf m'aide, ce n'est pas bien. On travaille pour la France, pour ceux qui ont besoin. » Il me dit plusieurs fois que sa famille et lui sont bien, qu'ils respectent les règles.

Puis il évoque le racisme en Bulgarie et la liberté en France où « les gens sont plus gentils ». Il utilise cette fois le mot Rom : « Il y a de la discrimination là-bas avec les Roms comme ici avant avec les Noirs. C'est comme ça pour nous, ça l'a toujours été et ça continue. »

La France, c'est notre ville et notre pays maintenant, comme la Bulgarie.

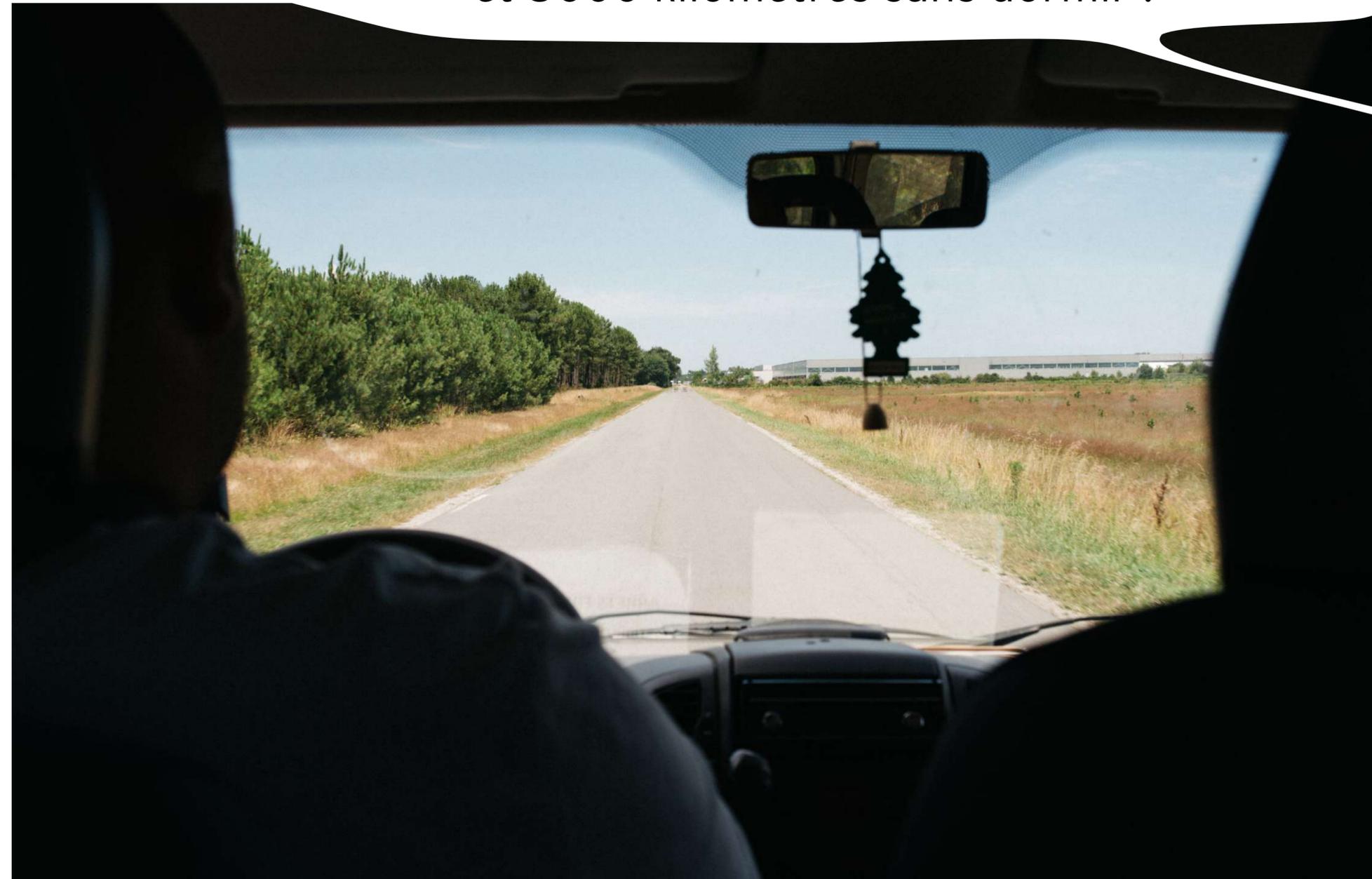


Je l'explique aux enfants, pour qu'ils travaillent à l'école et apprennent une profession. Ils vont vivre ici, à 100 %.

J'avais appris un peu le français à l'école. Ici j'ai regardé la télévision et mon fils m'a aidé aussi.



J'adore ça voir la route. Je peux rouler 30 heures
et 3000 kilomètres sans dormir !





C'est pas dur pour moi de partir. Je me sens bien quand je suis sur la route.



Anetta et Ana ne souhaitaient pas être photographiées en habits de travail, le visage marqué par la fatigue d'une journée dans les champs. La mère d'Anetta, Ana, est là depuis 8 mois, elle a fait un jour d'apprentissage du français puis elle a commencé à travailler. Elle apprendra la langue plus tard.

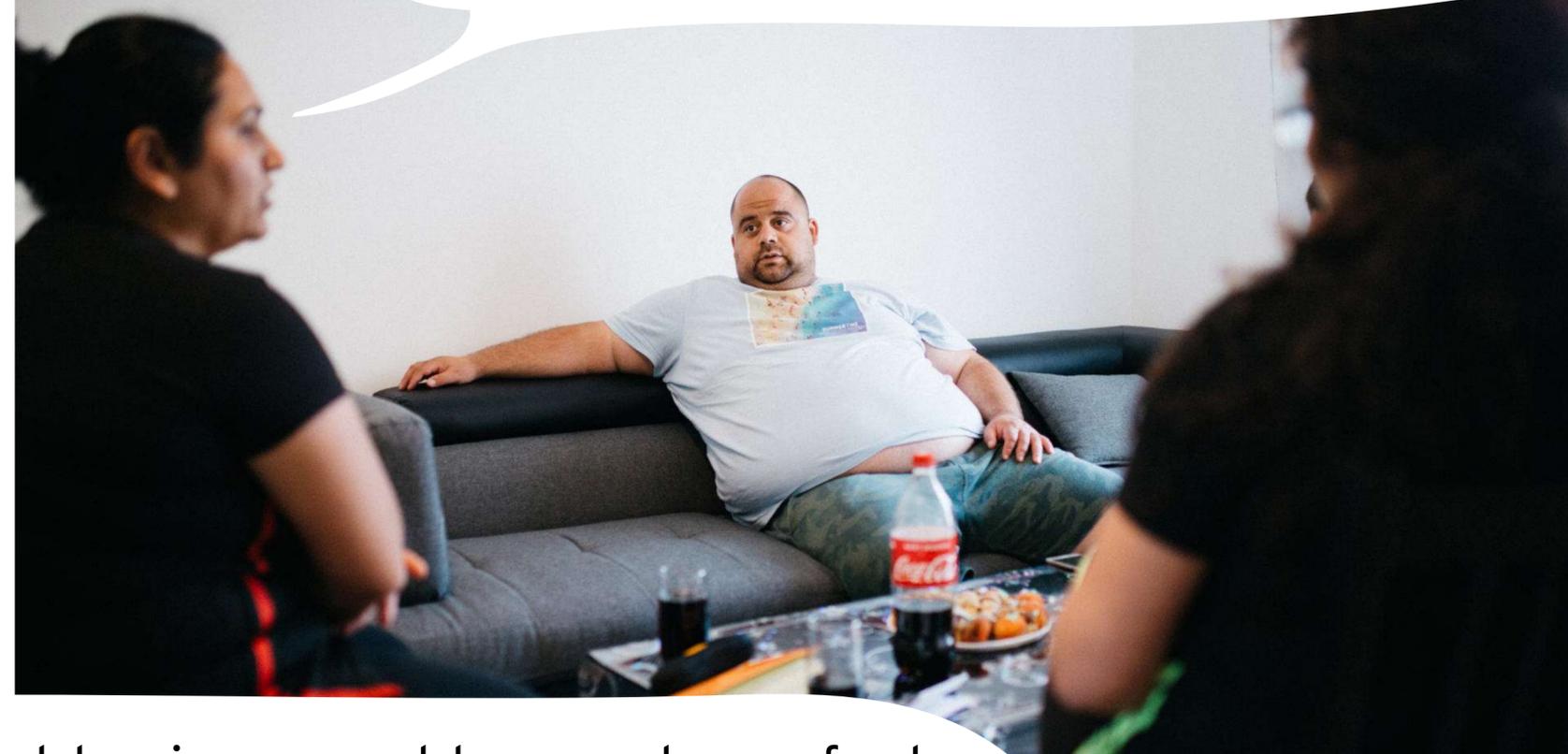
Ana vit toujours dans le squat. Elle est originaire d'un village situé près de Plovdiv. Quand nous parlons de Stolipinovo, le grand quartier rom, elle fait la moue et dit qu'elle n'aime pas. Bojislav vient lui d'un village proche de Pazardjik. Anetta a de son côté commencé à travailler dans les vignes puis Pôle emploi lui a proposé un contrat de 9 mois.

Anetta veut elle-aussi remercier tous ceux qui sont passés au squat pendant le Coronavirus pour aider les familles. C'est ce qu'elle a vu en premier en France, une gentillesse qu'elle oppose à ce qu'elle a connu en Bulgarie.

Quand je suis arrivé au squat, j'ai trouvé ça moche !
Maintenant ça va.



C'est bien dans cette maison, on a tout...



Mais pour les amis et la vie ensemble avec les enfants,
c'était mieux au squat. Je vois les amis sur Facebook, ils
me manquent.



Les enfants jouent avec les voisins ici,
et eux viennent chez nous.



Au squat, il y a de
l'aide,
c'est comme une grande
famille.



Qu'est-ce qu'ils vont faire
si le squat est détruit ?



Je sais pas

Je veux qu'Antonio travaille
bien, qu'il apprenne. C'est
une chance d'avoir un
diplôme.



Angelica aussi !
Elle ne dit rien,
elle est un peu
timide.





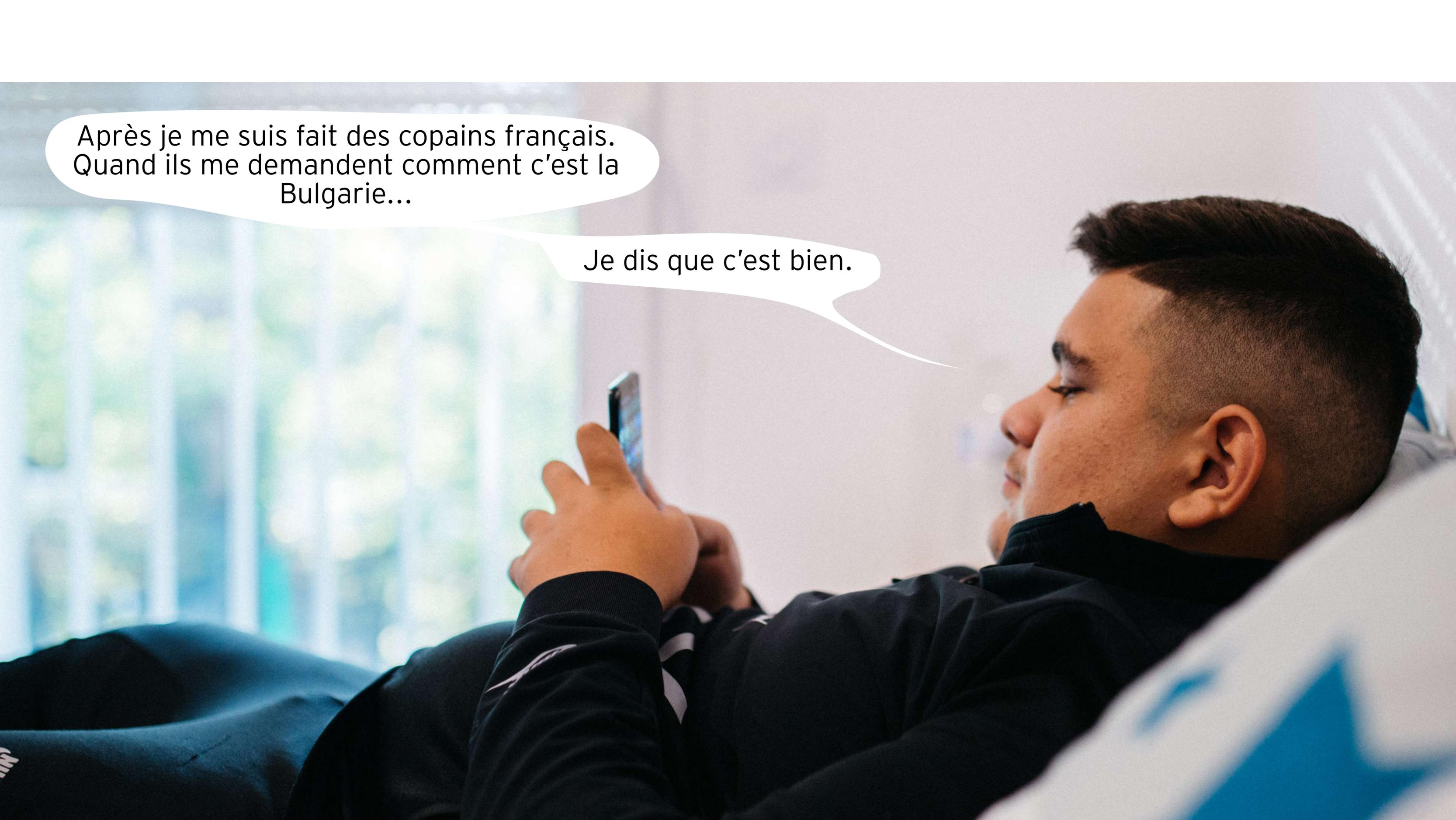


Au début à l'école, j'avais peur, je savais pas parler français. Il y avait des copains bulgares, alors j'allais avec eux.



Je me suis débrouillé comme je pouvais. C'était un peu dur avec les professeurs.

J'ai commencé à comprendre au bout de trois mois.



Après je me suis fait des copains français.
Quand ils me demandent comment c'est la
Bulgarie...

Je dis que c'est bien.

J'aime bien l'espagnol et les maths.
Je fais du kick-boxing aussi. J'aime
ça.



C'est pas grave si je saigne.



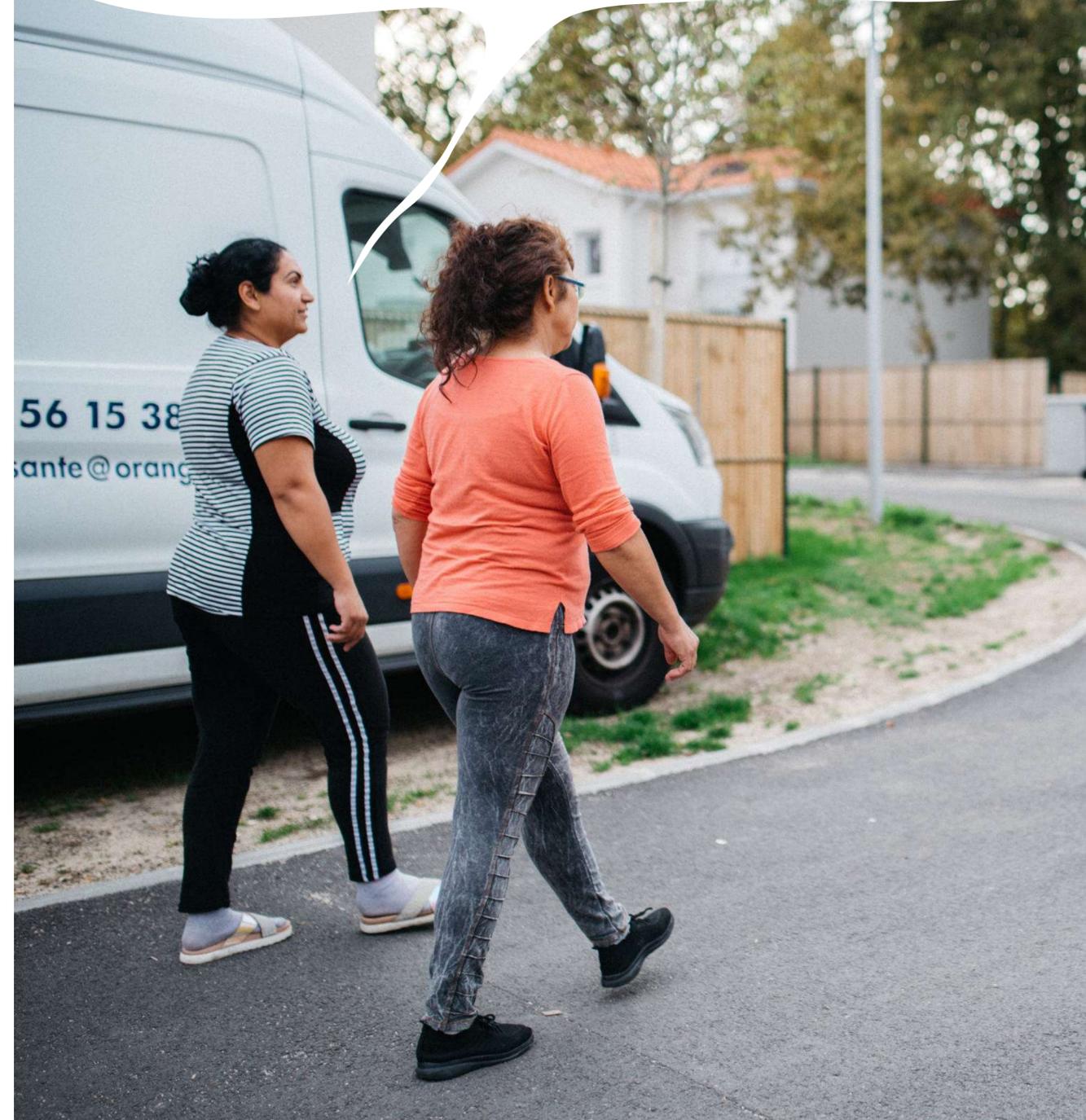
Ana et Anetta n'hésitent pas à employer le mot Rom pour bien expliquer la situation. Anetta précise qu'elle n'a pas souffert personnellement de discrimination parce qu'elle parle bien bulgare : “ les gens ne savent pas forcément que l'on est Rom ”. Cela se voit très vite chez ceux qui n'ont pas beaucoup été à l'école.

Laisse-moi
me préparer...



Comme un mannequin...

Ici, on est tranquille, on a du travail. Là-bas,
ils ne disent que des insultes sur les Roms.



Il y a des Roms bulgares et des Bulgares à l'école mais si quelqu'un y vient pour recruter, il prend le Bulgare.

Il y a des Roms docteurs et d'autres professions mais des gens sont méchants avec eux.

C'est pour ça qu'on est venus ici.



Antonio, même avec un diplôme, il n'aurait rien en Bulgarie.

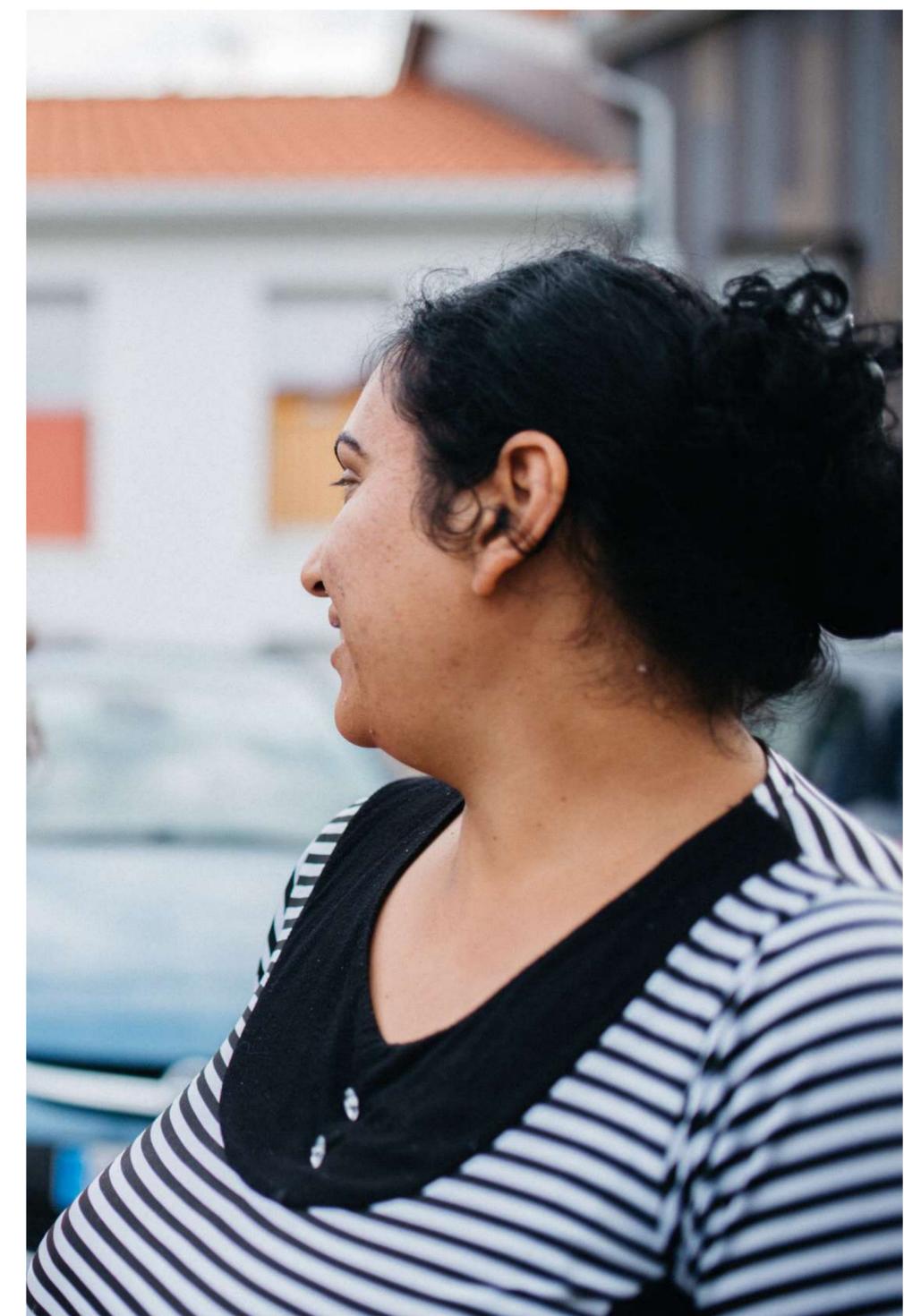


J'ai l'impression que tout le monde nous regarde.



Ce moment de photographie dans la rue est très joyeux. Ana plaisante même sur le squat et ses conditions de vie. Elle le compare à un appartement, avec les chambres, la télévision, les radiateurs... Anetta n'en revient pas de son côté que dans son entreprise, aux champs ou dans les bureaux, on lui dise plusieurs fois par jour : « bonjour Madame ».







Bojislav et Anetta travaillent beaucoup. Ils ont vécu la dureté et la tristesse de la vie en squat, ils feront tout pour ne pas y retourner. Avec sa famille, ils ont répondu à ce qu'on leur demandait pour obtenir un logement et une situation correcte. Ils sont entrés dans une certaine normalité, ils ont, selon l'expression, « coché toutes les cases de l'intégration ».



La Bulgarie a perdu un quart de ses habitants en quinze ans. La même proportion de Bulgares et de Bulgares roms ont émigré pour trouver du travail ailleurs. Dans les quartiers roms, Bojislav dit qu'il ne reste que les grands-mères et les enfants, que les classes à l'école ont moins de dix enfants. Quand il évoque son pays, c'est l'image d'une chute qui revient.



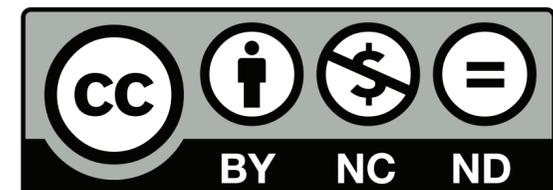
Roman-photo documentaire réalisé par les partenaires du projet ECRI (European Cooperation For Roma Inclusion) :

- Le LABA : Christophe Dabitch (texte), avec le concours de David Bross (photographie) et Thierry Lafollie (graphisme).

- Ville de Bègles, Agence Place, GrünBau gGmbH, Université de Plovdiv, Association Youth Club Roma Stolipinovo, Association Future, Fondation Roma Education Fund, Fondation Parada.



Cofinancé par le
programme Erasmus+
de l'Union européenne



Le soutien apporté par la Commission européenne à la production de la présente publication ne vaut en rien approbation de son contenu, qui reflète uniquement le point de vue des auteurs ; la Commission ne peut être tenue responsable d'une quelconque utilisation qui serait faite des informations contenues dans la présente publication.



avec le soutien de l'Institut français à Paris
la Ville de Bordeaux
Bordeaux Métropole

